

# **De la violence. Des violences à l'école.**

## ***Problématique de définition.***

Ce texte est conçu sans référence, comme support de cours.  
Pour approfondir, se reporter à :

**« La société commence à l'école », Pain Jacques, 2002, Matrice, Vigneux.**

## Définir la violence.

Définir la violence n'est pas qu'un exercice de style. Il y va d'une prise de position, et d'une orientation intellectuelle devant une réalité à haute incidence subjective. Car force est de constater aujourd'hui que les normes, les règles, les lois, fluctuent à la mesure de la crise, et que dès lors les repères assurent une ligne de lecture et d'interprétation, toujours contestable, et cependant éclairante.

C'est à partir de là qu'au fil de nos interventions, de nos suivis, nous nous sommes accordés à cette idée que la violence, comme toute situation, condensait du " contexte ", tout en ne donnant à voir que de " l'interaction " et des " comportements ".

Si nous nous intéressons aux institutions, sociales, éducatives ou scolaires, nous tenterons de saisir la violence comme situation institutionnelle ; que ce soit une violence contre l'institution, de l'institution. Ce concept de situation violente implique de lier les événements, les actes, les personnes, à l'institution. L'institution est mise en scène. Ce n'est qu'à la fin d'un minutieux découpage où se discriminent les attitudes, les gestes, les mouvements, les interjections verbales, que les seuils de violence en situation se dégagent et peuvent s'interpréter. Nous signons ici une hypothèse de travail qui nous vient de nos toutes premières interventions : la violence est une situation partagée ; et partagée par l'institution ; elle cristallise et organise des symptômes de personnes et d'institutions qui feront l'événement.

J'ai ainsi été amené à parler de violences " de rétorsion " pour certaines violences scolaires. Puis, dépassant le lien objectif et concret qui marque la rétorsion, à étudier le spectre des violences institutionnelles, surtout du côté des relations, des attitudes, implicites et explicites, qui caractérisent une institution, que ce soit une école, un service, un " guichet ". J'en suis arrivé à qualifier des institutions de " délinquantes ", de " maltraitantes ", ou à leur imputer de l'" abus " symbolique. Le succès de la notion de harcèlement montre bien à quel point ce sont les attitudes et la relation sensibles qui préoccupent au quotidien notre climat occidental. Or les institutions malmènent les personnes, et le sujet de la modernité ne s'y fait plus. Toutes ces " malmenances " sont autant d'inductions contextuelles plus ou moins directes.

C'est ce cheminement théorique que nous voudrions rendre et illustrer ici.

Je voudrais en premier lieu cadrer, cerner, et définir la violence. Il convient à chaque fois en effet de décrire, de dire, de nommer, " la " violence. Et avant tout, savoir qui parle de quoi ? Sinon, on bascule vite dans la banalisation, ou l'incantation.

## La violence : variations étymologiques.

Distinguons dans leur lien : agression, agressivité, violence. Leur lien, c'est l'atteinte de l'autre.

**Agression** vient étymologiquement de ce mouvement qui nous porte vers quelque chose, ou quelqu'un, de ce pas qui nous fait nous rendre au lieu de l'autre, c'est-à-dire de cette tension (et de l'angoisse) de la rencontre. Rien de problématique au départ, sinon la force et la fragilité de la relation humaine à peine dégagée de l'animalité. On sait bien qu'il y faut du rituel, des procédures, du cadre, et du respect. Sinon c'est une " agression ", et non une " démarche ". Mais l'étymologie (*agredire*) nous donne d'un coup l'envers et l'endroit anthropologique de " la relation ". L'agression, je l'entends, à partir d'une synthèse américaine, comme " **l'affirmation vitale de soi** ",

au moment où l'un doit compter avec l'autre, avec " de l'autre ". Elle participe de l'éthodéfense. On voit bien que l'agression va se jouer en situation, dans la psychosociologie du moment, et qu'elle marque des limites humaines et un retour primaire plus archaïque qu'instinctif. **C'est une atteinte sous influence, sous conditions, un geste d'atteinte de l'autre.** Elle creuse implicitement sa puissance évocatrice dans les origines supposées de l'espèce, et c'est là son problème. Pour autant, elle tient du fait brut, du fondamental.

**Agressivité** veut à présent tout et rien dire, et la banalité du terme image le climat social plus qu'elle ne permet de tirer enseignement. Je l'entends comme **la capacité à l'agression, c'est-à-dire le potentiel d'affirmation de soi, en situation.** Comme de coutume, ce n'est jamais entièrement positif ou négatif, il y a là de l'assertivité autant que de la brutalité. **L'agressivité est une relation réactionnelle d'atteinte, et simultanément de dégageant, dans la proximité humaine.** Elle tient du vital, d'une vitalité en fait mesurée au milieu.

**Violence** pour sa part, pourrait de prime abord sembler clair. L'étymologie nous renvoie " **l'usage de la force** " ; **l'usage de la force physique ; l'usage " physique " de la force.** En fait il y a dans la racine du mot lui-même, là encore, une certaine dénotation positive : la radicalité de l'énergie humaine, celle en particulier de l'homme, cet animal redressé, debout, volontaire et à corps découvert. Mais de là à en faire usage, il y a toute l'histoire humaine, où la violence est constante, consciente, organisée, dans la plupart des cas de référence. La violence est une culture, avec ses rites, ses rituels, ses normes, ses figures, une culture proprement humaine où le désir " dénature " l'agression, pour mieux détruire. **La violence est une atteinte consciente de l'autre, au-delà de l'éthodéfense spécifique : elle tend toujours socialement vers la destruction, consciemment, ou inconsciemment. La violence est une pathologie de l'agressivité.**

Ainsi l'agression serait de l'ordre du maintien identitaire, de la répétition assertive, " en aveugle ". Alors que la violence serait dans l'entreprise et l'intention de nuire, dans une culture intersubjective de la destruction. Autant de seuils de " relation ", et de société, qui autorisent le discernement.

## **La violence : vers une systémique de définitions.**

**La violence n'est pas un concept, mais un objet culturel, et plus que d'autres, un objet idéologique.**

La violence condense pour l'opinion, et pour tout un chacun, des faits, des perceptions, des affects. Il convient donc pour travailler " la violence " sur le terrain, de repérer précisément les situations, les faits, la gestuelle, la verbalisation, et de croiser les perceptions, c'est à ce prix que paradoxalement on reconstruit de l'objectivité. Il n'y a pas à prendre parti, dans un premier temps. À ce point, la violence n'est ni un bien ni un mal, elle reste un phénomène variable, susceptible d'interprétations personnelles, institutionnelles, politiques. Ainsi, la violence est destruction, mais elle est aussi libératrice, et a posteriori, créatrice, comme le montre l'histoire des peuples, ou tout simplement l'antithèse apparente de la vie et de la mort, ou la mort remet l'individu à l'histoire à chaque fois. On a pu alors insister sur le lien étroit qui existe entre créativité et destructivité, et l'on en retirera l'idée que la vie est ainsi faite, comme la notion d'ambivalence, ou plutôt de dialectique.

De même, parler de violence(s) à l'école sans parler de violence(s) de l'école, ou de violence contre les institutions sans parler de violence des institutions, referme l'analyse sur la vision culturelle dominante (morale, juridique, politique...). Si en effet la violence, toute " surdéterminée " qu'elle soit, se joue dans la relation en situation, dans le lien, on peut imputer sans coup férir une partie des violences à l'institution. L'école par exemple ne se rend pas vraiment compte de ses inadaptations – ou les refuse –, de ses immobilismes, de sa nouvelle puissance de sélection sociale, littéralement ethnocentrique, qu'attestent les enquêtes et les recherches.

Une part des violences contre les institutions, contre les professionnels, tient à cette violence

institutionnelle d'exclusion de l'école, de " l'institution ".

Nous le verrons, j'en suis alors arrivé à appliquer y compris à l'école une analyse en termes de " maltraitance institutionnelle " et d'" abus symbolique ". J'ai là beaucoup appris des anglo-saxons. Il y a des maltraitements institutionnels d'école. Il y a de l'abus symbolique d'autorité, souvent d'institution (où sont les parents ?), presque toujours de société (l'élève reste un infans sans parole). Ainsi, s'il y a du harcèlement sexuel, il y a du harcèlement scolaire ; s'il y a des intimidations entre élèves, il y a des intimidations d'enseignants à l'égard des élèves. Les Anglo-saxons nomment l'ensemble des violences que nous évoquons ici le " *bullying* ". Que j'ai proposé de traduire par " malmenances ", qui cumule malmenage et maltraitance, termes très spécialisés.

**Les diffractions culturelles.** En allemand, nous avons un sens tiré vers l'autorité, le pouvoir, la puissance ; où la violence " aveugle " ne serait qu'un dépassement débridé, une perte de contrôle. Il y a là une spécificité, confortée par la deuxième guerre mondiale, et l'après-guerre, et en Allemagne " *violence* ", " *Gewalt* ", prend aussitôt une dimension sociale, politique, avec son cortège : délinquance, racisme, mise en question de la démocratie. C'est ce qui fait que les recherches sur la violence à l'école sont aussi en Allemagne des recherches de réponses " contre " la violence.

En anglais, nous avons un éclatement, ou plutôt une distribution du terme en fonction des faits et gestes. " *Violence* ", en anglais, est générique, soit abstrait et général, soit imputant la dimension de force, en particulier physique. En allemand, on peut traduire " violence à l'école " par " *Gewalt in der Schule* ", on s'y retrouvera plus ou moins, par la connotation sociale et politique. En anglais, c'est une expression qui tombe à côté, et n'est pas assez précise. Le terme d'usage est " *bullying* " (ou " *mobbing* ", en Suède ou Norvège). Le " *bullying* " recouvre toutes les formes de brutalités, de brimades, nuisant à la personne, dans une relation de pouvoir et de contrainte, physique ou morale, " *à l'école, à la maison, au travail* ", toutes les formes de " victimisation ". Le *bullying*, ce sont les " malmenances " à l'école ; il s'étend à tout " abus de pouvoir " à l'école.

En français, la dimension de force convoque aussitôt le droit et se mesure, et on traite " des violences " aussi bien en dehors qu'au-dedans de l'école, ce sont des violences " qualifiées " par le Code Pénal ; contrevenantes ; délictuelles ; criminelles. Les bagarres d'intimidation, les brutalités, les brimades, les harcèlements, les maltraitements, tout ce que nous avons dans le *bullying* anglo-saxon, ou n'appartient pas à un champ identifié de violence, ou y appartient, mais dès lors spécialisé (la maltraitance).

On comprend mieux que les Allemands et les Anglais se retrouvent sans grande difficulté culturelle sur la liaison forte, pragmatique, de la recherche sur la violence à des réponses en vraie grandeur, et s'accordent non tant dans le traitement *a posteriori* des violences caractérisées, que dans leur prévention primaire et secondaire. Les Allemands seront plus politiques. Les Anglais seront plus éducateurs. Mais l'intention " éducatrice-politique " les réunit sans ambages. En France, nous restons sur une intention " judiciaire – politique ", et les problèmes de l'école sont alors tout simplement pensés comme des problèmes de société, non d'école !

**L'échelle des définitions.** Certains auteurs font de la violence, impossible à définir selon eux, pour toutes ces raisons, d'abord un phénomène de perception, de subjectivité. Ainsi, on sait que l'insécurité est d'abord un sentiment, beaucoup plus qu'une réalité, sauf dans le registre de la délinquance violente des mineurs. On peut d'ailleurs étendre globalement ce constat à l'Europe. En se centrant donc sur cette irréductible subjectivité, on dira que **la violence, c'est ce qui nous fait violence**. Cette trivialité a son utilité.

C'est un pôle typique de définition. Un autre se dessine clairement du côté du social, de la société, et va se matérialiser par le droit. J'ai cité la qualification, c'est-à-dire les contraventions (tribunal de simple police), délits (correctionnelle), et crimes (assises), du code pénal. L'intrusion dans un établissement a ainsi fait en France l'objet d'un débat pénal : délit ? Ce fut la contravention, de cinquième catégorie, qui fut retenue pour les textes officiels. Dans ce sens, le code pénal mesure, distribue, arrête, la sanction, et fait loi. On dira que **la violence, c'est ce que sanctionne**

**socialement un code pénal.** Et on peut trouver dans le code pénal les atteintes contre les personnes, jusqu'au harcèlement, à la menace, à la calomnie, jusqu'au crachat " en direction de " quelqu'un ; et les atteintes contre les biens, dont le racket à l'école. C'est donc une mine de qualification..., et de prévention sociale et civique.

D'ailleurs, pourquoi opposer ces approches, et ces définitions ? Une échelle d'origine américaine, modelée sur nos préoccupations, nous autorise en effet à voir la violence dans son ensemble (Buss, 1961). Elle s'étend des violences physiques, puis verbales, directes (les coups, voire les attouchements ; les injures, voire les plaisanteries sexuelles...) jusqu'aux violences non physiques, puis non verbales, indirectes (les attitudes de mépris, le refus de parole ; l'évitement, le mutisme ; le décrochage, de l'élève, ou de l'enseignant ; le favoritisme...). Nous pourrions alors élaborer une définition qui cadre réellement le champ. **La violence, c'est toute atteinte à la personne.**

## **Vers des définitions génériques.**

Reprenant le bullying, je dirai que " **la violence, c'est de l'abus de pouvoir, à l'école, à la maison, au travail** ", ou plus radicalement, que " **la violence, c'est l'abus, sous toutes ses formes et en tout lieu** " (Pain, 1998).

Nous dirons ensuite sur le terrain qu'une institution sensible se définit par la violence, et nous l'entendrons dans son interface.

" Une institution sensible est une institution marquée par une violence interne, elle-même liée à une violence de surspécificité sociale (chômage, échec, stigmatisation), conjoncturelle ou structurelle, locale " (Pain, 1996).

Enfin, nous définirons la violence dans les mêmes perspectives théoriques et pratiques.

**Nous entendons par violences des actions ou des attitudes violentes, ou ressenties comme violentes, c'est-à-dire usant directement, ou indirectement, de la force, de la contrainte, ou les permettant. Ou encore des actions ou des attitudes, ouvertes ou diffuses, de " malmenances institutionnelles "** (Pain, 1987, 1992, 1997, 1999).

Nous pouvons dès lors approcher " l'institution ", l'enseignement, comme le travail social, ou encore l'entreprise. Il restera en revanche à situer, décrire, dater, arrêter, les violences elles-mêmes, une par une, lieu par lieu, en leur espace et en leur temps propre.